

fonctions et de la vertu de leur ministère. Il a assisté à la messe sans attention et sans amour; mais il n'a jamais oublié que, sous le voile des symboles matériels, il voyait son Sauveur dans cette cérémonie auguste et adorable. Puis, quand il apprend qu'il va mourir, s'il ne peut avoir un prêtre, si le rayon de la grâce perce son cœur et qu'il soupire après Celui qu'il a négligé, ce n'est pas avec une émotion confuse, inarticulée, qui ne fait que l'oppresser et qui est sans remède. Ses pensées prennent aussitôt une forme et un ordre parfaits; elles s'empoussent de concourir, chacune selon son rang, aux grands objets de foi, qui sont aussi sûrement dans son esprit que dans le ciel. Il se tourne vers son crucifix; il prie la sainte Vierge de s'intéresser à sa cause; il se recommande à ses saints patrons; il appelle son bon ange à ses côtés; il exprime le désir de recevoir cette absolue sacrementelle qu'il ne peut obtenir à cause des circonstances où il se trouve placé; il s'efforce à faire des actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition de résignation et d'autres vertus. Il va partir pour un monde invisible, cela est vrai, mais ce monde invisible a toujours été près de lui ici-bas. Il va se rendre dans un lieu lointain, mais ce lieu ne lui est pas inconnu; les fils du jugement et du purgatoire lui sont familières; elles sont réalisées en son cœur plus facilement que la mort même. Il a toujours eu une perception plus nette du purgatoire que de la mort, quoique le premier soit un objet surnaturel et le second un objet naturel. L'ennemi se jette sur lui pour ébranler la foi sur laquelle il est appuyé, mais toute la tenon de sa vie passée, même ses plaisanteries, même ses sermons, étaient de nature à entretenir en lui l'habitude de la foi qui protégeait et étayait le principe surnaturel. Ainsi, même un mauvais catholique peut à sa mort avoir des espérances qui sont refusées aux plus vertueux protestants; et même, mes chers Frères, aux plus méditatifs d'entre vous. Quelque habiles, quelque savants, quelque intelligents que vous soyez, ces espérances vous se sont ravies si vous avez vécu non par la foi, mais par le jugement privé!

Quel tableau! aucun peintre n'en avait rapporté de pareil de son séjour en Italie, depuis Léopold Robert.

L'abbé Jules Morel.

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, MARDI, 28 OCTOBRE 1851.

Première page:—Conférences du R. P. Newman à l'Oratoire de Londres.
Feuilleton:—Le Montagnard ou les deux républicains:—1793—1848.—Seconde partie, 1848.—(Suite.)

NOUVELLES D'EUROPE.

Les deux derniers arrivages (le "Herman" à la date du 23 et le "Pacific" accosté hier à New-York), ne transmettent aucune nouvelle importante, du moins s'il faut en croire les dépêches télégraphiques.
On s'attendait à Southampton, à l'arrivée de Kossuth pour le 12 octobre. L'affluence des visiteurs au Palais de Crystal a été immense dans les premiers jours d'octobre.
On parle d'une cession de l'île de Cuba par l'Espagne à l'Angleterre moyennant 150 millions de dollars.
La dépêche d'hier ajoute qu'une crise ministérielle s'est produite en France et que Louis Napoléon y menait d'un coup d'état.

CHRONIQUE RELIGIEUSE.

ANGLETERRE.

Le Rév. Wm. Towny, chancelier du diocèse de Bath et Wells, a résigné ses fonctions pour rentrer dans l'église catholique.

— Ces batailles!... ces batailles!... murmura-t-il d'une voix tremblante en étendant un de ses bras vers les lithographies, tandis que de l'autre il se soutenait avec peine; c'est le bonheur de ma vieillesse, la consolation de ma misère... Ces batailles... on ne me les arrachera qu'avec la vie!...
— Mon père... mon père... dit la jeune fille en entourant de ses bras amaigris le corps du vieillard...
— Mais lui, les regards enflammés, le corps tremblant, semblait ne rien écouter, ne rien entendre...
— Ces batailles... répétait-il, et sa voix tout à l'heure si faible était devenue tout-à-coup sonore et frémissante.
— Entendez-vous bien, c'est toute la vie d'un vieux soldat? A celle-ci, j'ai regu ma première blessure; j'avais quatorze ans et j'étais enfant de troupe. A celle-ci, une balle m'a traversé la cuisse, au même moment où je montais le premier à l'assaut d'une redoute; à celle-là, j'ai été laissé pour mort; un coup de lance m'avait troué la poitrine. Là, voyez-vous... là... là... cette glorieuse cicatrice accompagnera le vieux soldat dans son tombeau.
— Et, en parlant ainsi, il écartait sa chemise et montrait avec orgueil sa poitrine déchirée par une large blessure.
— A celle-là j'ai été décoré de la main même de l'empereur qui m'a embrassé, tout noir de poudre que j'étais encore... Oh! mes batailles!... mes chères batailles!... n'est-ce pas que vous ne me les enlèverez pas?...
— Des larmes roulaient dans ses yeux et il tendait ses mains.
— C'est triste, répondit froidement l'huissier, mais je n'y puis rien.
— Dominique (car tel était le nom du vieux soldat), allait parler encore; mais la jeune fille lui mit la main sur la bouche, et, appuyant sur la poitrine de son père sa tête tout en larmes, elle murmura au milieu de ses sanglots:
— Silence, mon père!... Ne voyez-vous pas qu'il est sans pitié?
— Arthur De Saverney avait été témoin de cette scène déchirante, et, au milieu de l'impression profonde qu'il en ressentait, il était honteux en lui-même de la pensée égoïste qui l'avait amené là où il était. Son cœur honnête et bon se révolta de cette froide insensibilité des hommes de loi; tout ce qu'il y avait de généreux en sa nature palpita violemment.
— Cloné pour ainsi dire par son émotion sur le seuil de la porte, dès que le silence eût succédé à cette scène, il s'élança vers la table où les hommes écrivains.
— Quelle somme demandez-vous? dit-il à l'huissier.
— Deux cents soixante cinq francs, quatre-vingt-six centimes, s'empressa de répondre Marin.
— Cessez votre triste métier; cette somme va vous être payée; attendez-moi un instant, je demeure à l'étage au-dessous.
— Et il disparut.
— Un mouvement de mécontentement

— Une nouvelle école dépendante de l'Eglise catholique, a été ouverte à Birmingham.
— Mgr l'Evêque de Shrewsbury a donné le 21 de septembre, la confirmation à soixante-quatorze personnes, parmi lesquelles plusieurs convertis à la foi catholique.

— Le Tablet annonce que le Dr. Newman va bientôt donner à Dublin une série de conférences sur la question de l'éducation et de l'université catholique.

IRLANDE.

Le comité de la défense catholique vient de publier une Adresse aux catholiques du Royaume-Uni; elle est signée, au nom du comité général, par Paul, archevêque d'Armagh, primat de toute l'Irlande, président de l'Association, et par Williams Keogh, secrétaire. Il est dit dans cette Adresse que l'on ne peut pas, sans de grands efforts combinés, de grands sacrifices personnels et des fonds considérables, réaliser tous les objets que se propose l'Association, et notamment la révoation des lois de pénalité, la parfaite liberté de l'Eglise catholique, le libre exercice de la juridiction ou de l'autorité des Evêques catholiques, même d'une nature spirituelle; l'organisation d'un large système de prosélytisme pérennitaire, la propagation de l'enseignement catholique dans les rangs du peuple, la représentation du catholicisme dans le Parlement du royaume et le dégrèvement des charges pour l'Eglise protestante qui pèsent sur la population catholique d'Irlande. Le comité engage tous les catholiques à se rallier à l'Association pour la défense de la foi transmise par les apôtres, et que les catholiques doivent préférer même à leur existence. Le 18 octobre, l'Association catholique devait se réunir à Dublin. Le cardinal Wiseman a adressé à son cher seigneur et frère dans le Christ, Sa Grâce l'Archevêque d'Armagh, une traite de 15 liv. st, dont 5 liv. pour les frais de l'Association de défense, et 10 liv. pour l'Université; il espère que ce n'est qu'un à-compte sur les dons qu'il sera disposé à faire à l'Association.

FRANCE.

Le fait suivant est rapporté par la République, journal de Tarbes (France):

"Nous avons déjà parlé de la belle cérémonie qui eut lieu, dimanche dernier, la première retraite ecclésiastique donnée cette année au clergé du diocèse. Nous recueillons partout des témoignages de l'impression profonde qu'elle a laissée dans tous ceux qui en furent témoins.

"Rien de plus imposant en effet que cette magnifique procession de 220 prêtres, en habit de chœur, rangés en deux longues files, traversant religieusement nos rues et nos places, au chant grave et solennel des litanies. Les vêpres, chantées ensuite à la cathédrale par cette masse de voix fortes, pieuses et intelligentes, faisaient comprendre et sentir à tous la beauté du culte catholique. Mais lorsque, encore sous l'impression du beau discours du R. P. Chaignon, sur le sacerdoce, on vit tous ces prêtres vénérables venir s'agenouiller devant leur premier pasteur, placer leurs mains dans les siennes et renouveler les promesses de leur ordination, une douce et sainte joie inonda toutes les âmes, et des larmes coulèrent de bien des yeux.

"Un fait qui réjouira les âmes chrétiennes a signalé cette retraite: c'est la rétractation de M. l'abbé Galan, prêtre de Lannezan, qui, par deux écrits publiés en 1849, avait contristé le premier pasteur, le clergé et les fidèles du diocèse. Le 20 de ce mois Mgr. l'Evêque, dans une des fréquentes allocutions qu'il adressait à ses frères réunis, leur dit, en empruntant à l'Eglise sa langue majestueuse, ces paroles de la sainte-écriture si bien adaptées à la circonstance:

"Très chers co opérateurs, je vous annonce une grande joie qui sera partagée par tout le peuple de ce diocèse. Un de mes fils était mort, et il est revenu à la vie; il s'était égaré, et il est retrouvé."
Puis il leur lut la lettre suivante:

"Tarbes, le 18 sept. 1851.

"Monseigneur,
"Je viens remplir auprès de Votre Grandeur un devoir que la conscience m'impose. "J'ai publié en 1849 deux écrits offensants pour votre personne et attentatoires aux droits

des Evêques. Je reconnais aujourd'hui mes torts; je condamne de cœur comme de bouche, tout ce qu'il y a de répréhensible dans mes deux publications.

"Je suis infortuné, Monseigneur, de faire cette rétractation pour la consolation de votre cœur, l'honneur du sacerdoce et l'édification des fidèles.

"J'ai la confiance que vous accorderiez à mon repentir le pardon que je sollicite du meilleur des pères.

"Veuillez recevoir, Monseigneur, mes plus profonds respects.

GALAN, prêtre

"P. S. Je consens Monseigneur, à tout usage que vous pourrez faire de ma lettre pour le bien de la religion.

"GALAN."

Le présent ajouta:

"Ce pardon, nous l'avons accordé de grand cœur; rendons grâce à Dieu."
"Dieu Grâties, répondirent tous les assistants, qui avaient écouté cette lecture avec bonheur, et qui se sont ensuite empressés de féliciter M. Galan d'une démarche qui le réhabilite et qui l'honore."

On écrit à l'Univers de Paris:

Valence, 28 septembre 1851.

M. l'abbé Combalot donne en ce moment la retraite pastorale au clergé de ce diocèse. Comme à Albi, à Rodez et ailleurs, sa parole, franchement apostolique, porte des fruits et retrempe les âmes sacerdotales dans le double esprit d'abnégation de soi-même et de miséricorde au profit des autres. En voyant cet homme qui, après plus de trente ans d'innocents travaux, ne cherche pour récompense terrestre qu'à travailler encore, afin de mourir les armes à la main, nous nous disions que, s'il eût été attaché à un poste ou à un corps, il n'eût pu être, comme il le fut toujours, à la disposition de tous les évêques qui l'ont appelé au secours de leurs troupeaux et de leur clergé.

Il me souvient d'avoir entendu appliquer aux missionnaires apostoliques les qualifications les plus dédaigneuses, telles que pasteurs sans troupeaux... prêtres indépendants. Nul n'a été si libre d'apprendre, n'est plus dépendant que le missionnaire; non seulement il n'exerce sa mission que sur l'appel des Evêques, et selon la mesure des pouvoirs qu'ils lui accordent, mais s'il venait à faillir dans la foi ou les mœurs, il serait jugé et puni sur le lieu même du délit. La liberté n'est laissée aux missionnaires apostoliques que quand ils ont prouvé par des antécédents bien constatés qu'ils ne se serviraient que pour choisir les plus rudes travaux.

Combien de pasteurs ayant un troupeau cherchent un prêtre qui n'en ait point et qui puisse librement les aider dans les temps où ils se sentent insuffisants à faire le bien. Je connais plusieurs missionnaires apostoliques qui, depuis l'ouverture du Jubilé, ont usé de leur indépendance pour se mettre à la disposition des curés, dans quinze à vingt paroisses successivement, prêchant deux et trois fois par jour et confessant le reste du temps. On se les arrache, sous prétexte que, n'ayant pas de supérieur qui puisse leur prescrire le repos et mettre des bornes à leur zèle, leur acceptation ne dépend que d'eux. Voilà comment ils sont libres sans troupeau!

Charité de la Mère Gamelin.

Monsieur le Rédacteur,

Toutes les misères de la pauvre humanité pesaient sur le cœur de la bonne Mère Gamelin. Aussi aurait-elle désiré embrasser tous les genres de bonnes œuvres qui pouvaient les soulager. Celle toute fois qui lui faisait éprouver le plus d'attrait, était l'œuvre de miséricorde corporelle, qui s'exerce envers les prisonniers. Oui, les pauvres prisonniers avaient dans son cœur compatissant, une place bien marquée. C'est qu'elle voyait en eux Notre-Seigneur qui lui disait intérieurement: je suis en prison; viens me visiter. Elle le faisait en effet aussi souvent que le lui permettaient ses nombreuses occupations, et, toujours avec un nouveau bonheur. Elle ne se montrait dans le lieu de souffrances, qu'avec des paroles de consolation sur les lèvres, et de bonnes provisions dans les mains. Il lui fallait quelques fois s'écarter des règles de justice sévère, données par l'administration, pour exercer celles de la miséricorde.

Mais elle avait à sa disposition le don de la persuasion, quand il lui fallait gagner le cœur des administrateurs. On finissait toujours par lui dire: c'est contre les règles, mais vous, faites ce que vous voudrez.

Afin de ne jamais aller à la prison les mains vides, elle prenait à la communauté, quoique pauvre, ce qui lui était nécessaire; et lorsqu'il n'y avait plus rien, elle quêtait chez les citoyens, provisions et habits. Combien de fois n'a-t-elle pas visité les garde-robots des riches, pour se procurer le moyen d'habiller de pauvres prisonniers, afin de les mettre en état de s'en retourner à la campagne, ou de se placer dans de bonnes maisons, pour y gagner honnêtement leur vie. On la laissait faire; et qui aurait pu résister à l'ascendant qu'elle exerçait dans l'accomplissement de ses devoirs de charité.

Les prisonniers malades étaient l'objet de ses soins les plus empressés. Elle leur portait une vive sollicitude et leur donnait ou leur faisait donner tout ce qui pouvait leur être utile. Ceux qu'elle a soignés ainsi et nourris des temps considérables en conservant un bien doux souvenir, et bénièrent à jamais cette mère si tendre des prisonniers.

La Mère Gamelin, comme tous ceux qui aiment la beauté de l'ordre, n'aurait jamais à la prison, sans avoir le cœur navré de douleur, à la vue du pêle-mêle des prisonniers, que l'on peut bien regarder comme une cause première de démoralisation. Et en effet que peut-on attendre de jeunes gens et de petits enfants que l'on croise sous les mêmes verrous que de vieux scélérats? Du matin au soir ils n'entendent que des paroles impudiques, chansons deshonnêtes, blasphèmes horribles, histoires de vol et de brigandage.

Leur apprentissage à cette école de tous vices est donc bienôt fait. Qu'attendre aussi, pour la réforme des mœurs, du système qui assujettit la garde des filles publiques, qui sont à cette maison de correction, disons mieux, à cette maison de corruption, à des tuteurs sans aveu, et que personne ne surveille efficacement? A tous les termes criminels les juges et les jurés déplorent les maux d'une pénitencière. Ceux qui ont la haute main dans cette administration, se plaignent de n'avoir pas l'autorité légale de réprimer les désordres. Le gouvernement n'aura-t-il pas le pouvoir d'apporter un remède efficace à une plaie si hideuse pour notre société? Il le peut, sans doute, et nous espérons qu'il le fera prochainement. Le public s'attend à cet acte de réforme civile et religieuse.

Mais détournons nos yeux de ce spectacle affligeant, et suivons la Mère Gamelin dans ses fonctions charitables envers les prisonniers. Voyons-la dans cette maison de deuil, aux tristes jours de 1837 et 1838, lorsque nos premiers citoyens et l'épée de nos campagnes gémissaient sous le poids de nos malheurs politiques; alors qu'un terrible échafaud glagait d'effroi toute notre ville; et que l'exil venait arracher à des épouses chéries et à de tendres enfants des époux infortunés. La Mère Gamelin n'était point encore consacrée à Dieu, dans une communauté. Mais son cœur n'en fut pas moins compatissant. Elle vit dans cette foule de prisonniers politiques, des frères, des amis, des concitoyens. Quoique l'entrée de la prison fut strictement interdite à tout le monde, Mme Gamelin y pénétra avec des amis qui voulurent partager son dévouement. Les bornes que nous nous sommes prescrites, dans cette chronique, nous forcent de laisser là notre récit. Mais nous nous en consolons par la pensée que ces faits sont vivants, et qu'ils vivront toujours. Pour preuve, disons seulement que la maison de la Providence qu'a léguée aux pauvres de cette ville, la Mère Gamelin en mourant, est en grande partie l'ouvrage des citoyens qu'elle avait visités et consolés, au fond de leurs cachots. C'est qu'ils avaient pu apprécier par eux-mêmes ce que c'est qu'un Ange consolateur, au milieu des ennemis de la captivité. Espérons que l'amour de la Mère Gamelin pour les pauvres prisonniers, sera un précieux héritage pour toute cette ville! Puis-ent les ardentes prières qu'elle faisait au fond des cachots, quand elle les visitait, et que sans doute elle continue de faire au ciel, pour la réforme de la prison, être exaucés! Quel con-

solant renouvellement on y verrait bientôt! UN CIRONQUEUR. Montréal, 28 octobre 1851.

CANADA.

La Démocratie aux Hastings.

Il y a déjà longtemps que les démocrates, qui veulent absolument tant de choses, publient dans l'Avant, en vingt-neuf paragraphes ou sections, une déclaration de principes. Nous disons les démocrates, ne supposant pas qu'un formulaire aussi varié soit l'œuvre d'un seul. Mais peu importe.

Tout eût été fait, de ces vingt-neuf paragraphes, il en est vingt-huit qui ne s'énoient pas de façon à contrevenir au serment ou à la qualité de membre de la législature canadienne. Le 29e, au contraire, nous paraît grandement répréhensible à l'un et à l'autre. Il nous suffit de dire qu'il se déclare, ni plus ni moins, et "au-dessus de tout," pour l'INDÉPENDANCE DU CANADA ET SON ANNEXION AUX ETATS-UNIS."

D'où nous sommes en droit de conclure: Que les candidats du choix de l'Avant devront: 1° Exécuter, si faire se peut, vingt-huit articles selon les us parlementaires et d'une manière tout-à-fait constitutionnelle; 2° Employer "au-dessus de tout" leur zèle et savoir-faire à mater la constitution.

S'ils ne font pas ces deux choses contradictoires, ils manquent à leur programme; s'ils les accomplissent, ils deviennent prévaricateurs. A quoi se déterminent-ils? Et les électeurs?—Les électeurs sont invités par l'Avant à sanctionner également cette position équivoque.

Il y a donc dans la pensée de l'Avant deux démocraties: la démocratie selon la constitution; la démocratie en dehors de la constitution. Ces deux démocraties ne sont pas seules assurément; l'Avant oserait-il le prétendre? Quant aux vingt huit autres articles du programme de l'Avant, ils méritent bien aussi considération.

Il y a dans ce programme (nous en prenons à témoin le lecteur connaissant) des demandes auxquelles il a été satisfait; et ce sont choses sur lesquelles il ne faudrait pas revenir, à moins de prouver que la législation qui les affecte n'est point bonne; et de dire surtout que l'autre meilleure doit remplacer celle-là. L'éducation est de ce nombre. On ne joue pas avec des sujets de cette importance, même pour faire des cheville à un programme. Mais il est d'autres paragraphes dont la présence sur les tablettes électorales de l'Avant, nous semble facile à expliquer. Ainsi, la colonisation des townships est un bon et beau sujet; nous en convenons. Disons aussi que les améliorations locales de toute sorte devant être successives, (et quel lien sont-elles simultanées?) le défrichement des terres incultes aura nécessairement et bientôt l'effet justifié sollicité en sa faveur. L'administration dernière l'entendait ainsi; le ministère nouveau le vaudra certainement comme elle. Nous demandons seulement quelle nécessité il y a de démocratiser les élections et la législature tout entière pour arriver à ce résultat sur lequel tout le monde est d'accord? Sous un rapport de convenance, cette colonisation des townships est nécessairement une autre cheville dans le programme dont nous nous occupons. Quand sera venu le temps de favoriser la colonisation, quelle gloire pour les démocrates—si toutefois ils sont appelés à l'assemblée législative,—de faire ce que n'aura point fait M. Lafontaine, et ce que lui ou tous autres feraient néanmoins tout aussi bien qu'eux! Comme il y aura toujours quelque chose à créer, à parfaire ou à modifier en fait d'institutions et d'améliorations publiques, il y aura presque toujours, pour la même raison, des hommes à combler dans la carrière de tout corps politique ou administratif. Quel champ ouvert (en Canada surtout) à la besogne démocratique ainsi qu'aux programmes de l'Avant! Nous pourrions étendre cette observation à plusieurs autres items énumérés par ce journal qui n'oublie même pas les municipalités de paroisse! Il est probable que les démocrates parviendront à tous ces objets d'utilité publique, nous ne saurions dire d'après quel mode, mais peut-être suivant la maxime bien souvent mise

de sa pension du mois. Il les prit et sortit en conrant.
— Ah! ça. Jit Mathias, il vient de se fêler, c'est sûr. Il a quelque chose de détraqué.
— Arthur avait monté avec plus de rapidité encore que la première fois l'escalier qui conduisait à la mansarde.
—Voilà trois cents francs, dit-il, payez-vous, et remettez les titres à ce pauvre homme.
Le visage de l'huissier était loin d'exprimer la bonté naturelle à un créancier qui rentre dans le paiement d'une somme inespérée:
—Le compte y est, dit-il, d'une voix sèche.
—Mais, par une hypocrisie soudaine, sa physionomie changea, son front se dérida, et, s'approchant du soldat pour lui remettre son dossier:
—Vous pouvez vous vanter d'avoir un voisin d'une espèce rare, lui dit-il. Tenez, voici la liasse en règle.
—Et il ajouta plus bas:
—Voyez-vous, mon brave, ceci entre nous; si vous aviez encore besoin de quelque somme... venez me trouver; je vous adresserai à un digne homme de ma connaissance qui ne tourmente pas les pauvres gens.
—Monsieur, dit Dominique en lui montrant la porte, vous n'avez plus rien à faire ici.
C'était par intérêt, reprit l'huissier de la même voix. J'ai bien l'honneur de vous saluer.
Et il sortit murmurant entre ses dents: Le coup est manqué, mais le dernier mot n'est pas encore dit.
Pendant la scène que nous venons de retra-

cer le visage de la jeune fille avait une de ces expressions que la plume est impuissante à rendre; les battements de son cœur soulevaient sa poitrine et gonflaient d'une joie ineffable cette jeune poitrine tout à l'heure si douloureusement oppressée.
—Quand ces trois figures sinistres furent disparues et que le regard du jeune homme, souriant et calme, s'arrêta sur elle, elle ne put joindre les mains comme elle eût fait devant un envoyé de Dieu, et eucha dans la poitrine de son père son visage qui tout à-coup s'inonda de larmes.
—Monsieur, dit le vieux soldat d'une voix qui tremblait, tant son émotion était grande: je ne puis rien, hélas! pour reconnaître une si grande générosité.
—C'est un argent bien placé, dit Arthur d'une voix douce; il est dans les mains de Dieu.
—Et tendant la main au soldat, il ajouta, en lui montrant les batailles accrochées au mur.
—Elles ne vous quitteront pas!
—Dominique retint la main du jeune homme dans la sienne.
—Monsieur, dit-il avec une nuance d'orgueil qui perçait à travers le sentiment de reconnaissance empreint sur sa physionomie, c'est de l'argent prêté, rien de plus... rien de plus; sans cela, je n'eusse jamais accepté.
—Le regard d'Arthur, qui n'accompagnait aucune parole, fut toute une réponse pleine de délicatesse du cœur; qui était un second bienfait, plus précieux encore que le premier.
(A continuer.)